

En couverture

LA FUREUR DE VIVRE

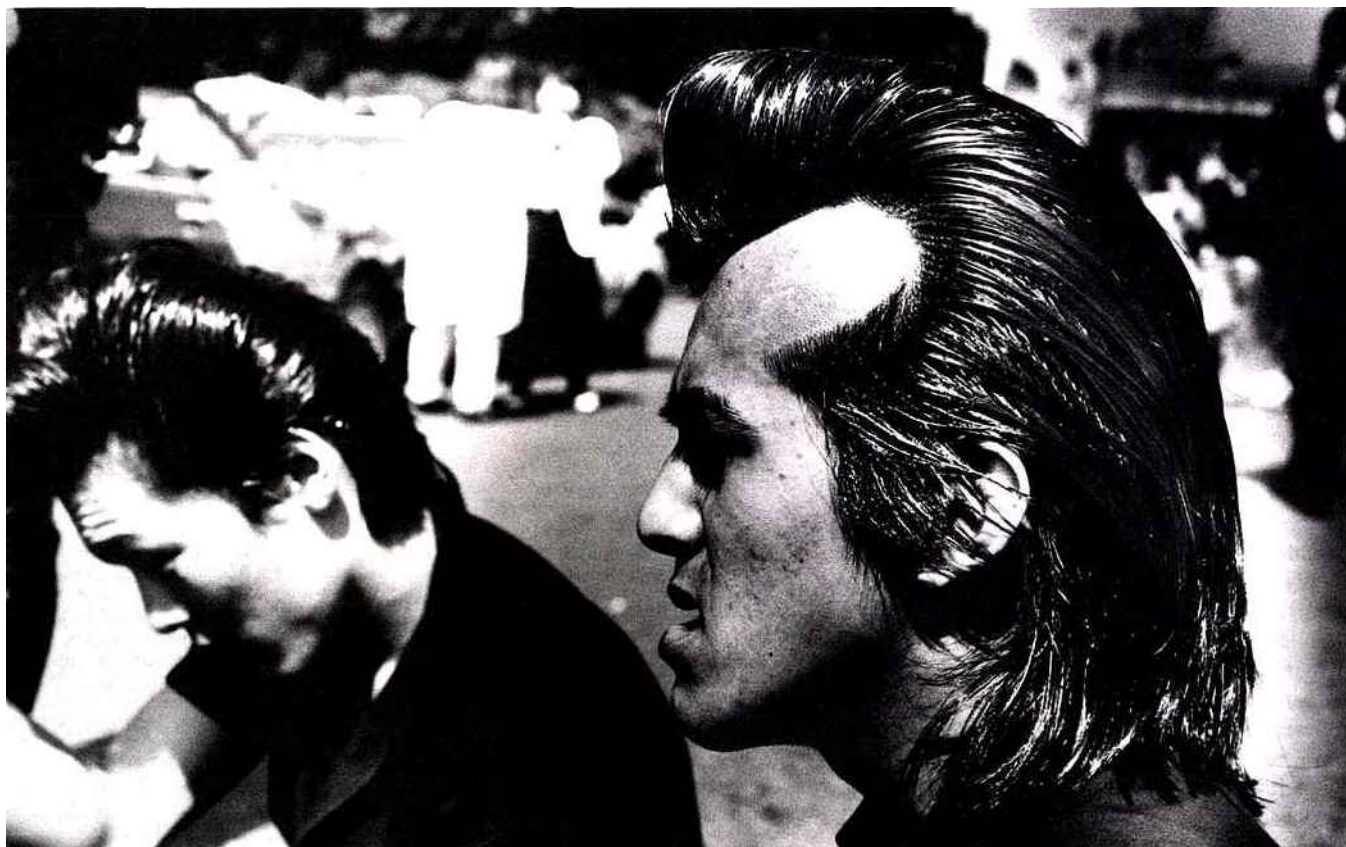
A Paris, Amsterdam ou Tokyo, le Néerlandais Ed van der Elsken a photographié son époque, souvent à la marge. En précurseur, libre et rebelle.

Ed van der Elsken était un authentique hippie, hostile aux conventions et à la société de consommation, préférant aux compromis l'aventure d'une vie d'artiste exigeante et libre. Cette figure majeure de la photo documentaire, qui rêvait de se faire greffer dans la tête une minuscule caméra dont l'objectif filmerait artistiquement vingt-quatre heures sur vingt-quatre, déclarait dans l'un de ses films : «*Je me réjouis de la vie, je ne suis pas compliqué, je me réjouis de tout, l'amour, le courage, la beauté. Mais aussi le sang, la sueur et les larmes. Garde les yeux ouverts.*»¹

Elsken savait-il qu'à la fin des années 60 David Dalby, un spécialiste des langues africaines, prétendait que le terme «hippie» trouve son origine dans un mot de la langue wolof (Sénégal), *hipi*, signifiant «ouvrir les yeux» (une étymologie reprise dans le très sérieux *Oxford British Dictionary*). Toujours est-il qu'il a fait de cette acception sa devise.

En quarante ans, il a produit une œuvre hors du commun, qui connut de son vivant (hormis dans son pays, les Pays-Bas) plus de critiques que d'éloges : une vingtaine de livres, cinquante films, mais aussi plusieurs diaporamas accompagnés de musique et de son. Dont *Eye Love You* (présenté dans la rétrospective du Jeu de Paume), qu'il montre en 1977 au Stedelijk Museum, des années avant le diaporama que retient l'histoire de la photo, *The Ballad of Sexual Dependency* (1985), de Nan Goldin.

Ed (Eduard) van der Elsken, né à Amsterdam en 1925, explorait le monde et dévorait l'existence sans retenue ni complexe. Il consignait l'histoire de sa vie familiale comme ses ébats amoureux, ses amis, les rues populaires et le milieu interlope de sa ville natale, ou encore la tragique démolition de son quartier juif... Il s'intéressait à l'Afrique, mais aussi, dès 1959, au Japon, où il retourna une quinzaine de fois. Ne connaissant rien au pays, c'est avec



ED VAN DER ELSKEN/ED VAN DER ELSKEN ESTATE



Ci-dessus : Jean-Michel Mension et Auguste Hommel, à Saint-Germain-des-Prés, en 1953.

Ci-contre : en 1984, avec des rockers de Harajuku, un quartier de Tokyo. Toujours la même empathie avec ses sujets...

son regard de photographe qu'il s'en approcha : « Mes images du Japon prouvent que je m'intéresse aux jeunes, à ceux qui sont un peu excentriques. J'ai moi-même décidé, il y a longtemps, de ne pas rentrer dans les rangs des êtres socialement adaptés. »²

Qu'est-ce qui décida l'enfant sage de 7 ans, en chemise blanche et cravate, posant à côté de ses frères dans l'album de famille, à choisir une vie de rebelle ? Le métier vient à lui par chance. Il veut être sculpteur. La guerre l'en empêche. Alors, Elsken prend quelques cours de photo par correspondance et travaille pour la presse. En 1950, pour fuir un chagrin d'amour, il part en stop pour Paris avec, dans son sac à dos, de la morue séchée donnée par sa mère. C'est sous le Pont-Neuf qu'il échoue au milieu des clodos, et que sa morue, raconte-t-il, est bouffée par les rats. Puis il travaille quelques mois au laboratoire Pictorial Service. Là, il croise les photographes de Magnum et sa première femme, la Hongroise Ata Kando, avant de vite retourner faire des photos dans les rues de la capitale. Rive gauche, où il emménage, les cafés de Saint-Germain-des-Prés accueillent artistes et écrivains. Chez Moineau, un petit bistrot au 22, rue du Four, se réfugient des gamins perdus : Éliane, Michèle, Geneviève, Paulette... et une bande de garçons, dont Pierre Feuillette, Fred, Mohamed Dahou, Jean-Michel Mension, rejoints parfois par le jeune intellectuel Guy Debord. Ce dernier

prône l'épanouissement de l'individu, le refus des contraintes, un mode de vie défendu dans sa théorie situationniste. La muse de la bande est une fascinante rousse aux yeux cernés de khôl, Vali Myers. L'artiste australienne (1930-2003) écrira de cette époque : « Les gamins qui ont survécu aux années d'après-guerre dans notre quartier de Saint-Germain-des-Prés peuvent se compter sur les doigts d'une main. C'étaient des gamins déracinés, vieux pour leur âge, provenant de toute l'Europe. Beaucoup étaient sans domicile ou parents, n'avaient aucun papier. Leur statut légal pour les "flics" était celui de vagabond. [...] Nous vivions dans notre quartier, comme une meute de chiens bâtards et selon la stricte hiérarchie d'une telle tribu. »³

Cette expérience de la vie de bohème, fondatrice dans la vie et l'œuvre d'Ed van der Elsken, va donner lieu au célèbre roman-photo : *Une histoire d'amour à Saint-Germain-des-Prés*, avec Vali dans le rôle d'Ann et Roberto Iniguez-Morelosy dans celui de Manuel. Par sa conception graphique, la noirceur et la brutalité de ses images, ce génial album, paru en 1956, acquit le statut d'icône (avant *Café Lehmitz* (1969), du Suédois Anders Petersen). Ce coup d'essai formel en appellera d'autres. « Même si j'éprouve toujours une certaine hésitation à utiliser ce mot, déclarait Ed van der Elsken, je pense avoir été un artiste toute ma vie, par mes réactions et par l'expression de mes émotions et par la mise en lumière du monde extérieur. Je suis, disons, un artiste caméra pur-sang. » Preuve en est, par exemple, son exposition au Stedelijk Museum en 1966, où, pour entrer dans une pièce tapissée de clichés, le spectateur était obligé de marcher sur des grands tirages de femmes nues. Ou encore le film réalisé en 1971 sur la grossesse de sa femme, Gerda van der Veen, dans la pure tradition de l'autobiographie. Sans oublier son portrait filmique d'Amsterdam, en 1984... Ed van der Elsken aura toute sa vie voulu en découdre avec l'image, jusque dans sa dernière œuvre, *Bye* (1990), où il filme sans réserve l'évolution de son cancer. Exhibitionniste, diront certains. Mais d'autres ne le voient pas ainsi, comme Nan Goldin, qui rendit visite à la famille après le décès de l'artiste et confia : « Cela a été l'une des grandes chances de ma vie et une occasion unique de renforcer ce sentiment d'être lié à lui. C'était aussi la preuve que les hippies se reconnaissent toujours entre eux [...] Cela n'arrive plus souvent maintenant, mais je suis heureuse de savoir que nous sommes encore quelques-uns à exister. »⁴ – **Frédérique Chapuis**

¹ Citation extraite du film *In The Infatuated Camera* (1971).

² Lettre de Ed van der Elsken à Tatemu Sakai (1985).

³ Lettre de Vali Myers, 1979.

⁴ Texte de Nan Goldin extrait du catalogue *Ed van der Elsken, La Vie folle*, ed. Xavier Barral-Jeu de Paume.

« Ed van der Elsken, la vie folle »

| Jusqu'au 24 sept. | Mar 11h-21h, de mer à dim 11h-19h | Jeu de paume, 1, place de la Concorde, 8^e | 01 47 03 12 50 | jeudepaume.org | 8,70-11,20 €.